



LE MONDE
 Elections américaines

Peut-on vraiment « trumper » tout le monde deux fois ?

Après la réélection de Donald Trump le 5 novembre dernier, suivie par l'éclatante victoire du Parti républicain au Congrès, nous avons interrogé trois philosophes qui connaissent intimement les États-Unis – **François Noudelmann, Susan Neiman et Hans Ulrich Gumbrecht**. Ils dessinent, au-delà de la rhétorique populiste, l'existence d'un projet politique d'autant plus inquiétant qu'il est cohérent.

Par **ALEXANDRE LACROIX, ANNE-SOPHIE MOREAU, THERESA SCHOUWINK et DOMINIK ERHARD**

L'un des problèmes avec Donald Trump, c'est qu'il est difficile de savoir s'il est fou ou rusé, stupide ou d'une intelligence machiavélique. Et s'il en est ainsi, c'est qu'il n'a de cesse de manifester un rapport troublant à la réalité. Auteur de *Peut-on encore sauver la vérité?* (Max Milo), le philosophe François Noudelmann, qui dirige la Maison française de la New York University, signale qu'en 2024, un cap a été franchi dans l'usage des contre-vérités: « Lorsque Trump a prétendu que des populations haïtiennes volaient des chiens ou des chats pour les manger, ou que, dans certaines écoles, vous envoyez votre garçon le matin pour retrouver une fille le soir, ou encore qu'on tue les bébés à la naissance dans certains États démocrates, ce ne sont même plus des mensonges: même son public sait que ce n'est pas vrai. C'est une fiction assumée, pensée comme un moyen d'attirer l'attention sur des choses supposées vraies. » Mais d'où le candidat sort-il ces fables? « Son idée, c'est d'affirmer qu'il détient une vérité en deçà – « de derrière », comme dirait Pascal – et de faire passer ses messages ainsi. J'ai été sidéré par la réponse d'un député républicain à une journaliste de CNN qui pointait les menaces de mort dans les propos de Trump. « Mais enfin, vous prenez les choses au pied de la lettre », lui a-t-il répondu, comme

s'il lui faisait la leçon sur sa manière trop littérale d'interpréter la Bible. Les phrases du candidat n'ont plus de relation avec le réel, elles ne visent qu'à manipuler les émotions. »

Cette dominante émotionnelle de la campagne a également marqué la philosophe américaine Susan Neiman, qui vient de signer *La gauche n'est pas woke* (Climats): « Lors d'un town hall meeting où il était censé répondre aux questions du public, Trump a dit au bout de trente minutes: « Oh! Nous n'avons pas envie de faire ça, écoutons de la musique! » Et puis il est resté là à danser. » Vues de France, les images d'Elon Musk sautillant autour du candidat républicain donnaient l'impression d'avoir affaire à un olibrius surexcité. Or cela s'inscrivait dans un plan plus concerté. Cette manière de déplacer l'attention du projet politique vers l'incarnation est révélatrice, aux yeux de Noudelmann: « Dans ses meetings, Trump est un mélange de catcheur et de prédicateur. À un moment, il s'arrête, passe une musique... et les gens dansent! Les propositions ont disparu: l'essentiel, c'est de se reconnaître dans son ethos, un certain langage, une certaine attitude, qui constituent le ferment du vote. Le seul message est « Maga », « Make America great again » – « rendre l'Amérique meilleure », c'est-à-dire plus forte. »



LE VRAI EST CE QUI EST RESENTI

Si l'on en est arrivé là, est-ce la faute des faiblesses du camp démocrate, d'une gauche qui aurait délaissé les classes populaires pour défendre les minorités? « Mais Harris n'a heureusement pas du tout mené une campagne « woke », explique Susan Neiman. Le fait qu'elle soit une femme noire n'a joué aucun rôle dans sa communication. Le problème, c'est que le thème du « wokisme » flotte

tout de même dans l'air. Trump a réussi à convaincre que sa concurrente s'y rattachait, avec un spot publicitaire rappelant qu'il y a cinq ans, Harris était favorable à ce que les opérations de réassignation sexuelle soient également rendues possibles pour les détenus. Le spot se termine par ces mots: "Kamala is for they/them. I am for you" ["Harris est pour iels. Je suis pour vous"]. C'était stratégiquement très intelligent. » François Noudelmann se montre plus critique envers le camp démocrate: « Les démocrates ont disqualifié la vérité au profit des énonciations à la première personne, valorisant une parole victimaire. Celle-ci a certes pleine légitimité, mais en affirmant qu'une narration est incontestable à partir du moment où elle vient du ressenti des victimes, qu'il y a une évidence morale à entendre les

traumas individuels et collectifs, on se retrouve forcément dans l'impossibilité de discuter, de mener un débat contradictoire sur les faits. Des intellectuels, des cinéastes, des professeurs se sont retrouvés "cancellés", condamnés à vie, sans avoir été jugés, sans qu'ils aient pu s'expliquer, à cause de cette morale du langage. Il en va de même avec ce qu'on appelle aux États-Unis l'"identity politics": on considère qu'il y a des vérités que détiennent les descendants des minorités et qu'elles sont incontestables. Ce type de discours se retourne comme un boomerang contre les démocrates, contestés par différentes communautés qui trouvent que Biden ou Harris n'ont pas assez tenu compte de leur ressenti. C'est ainsi que les démocrates ont perdu le vote de nombreux Latinos, Afro-Américains, Arabo-musulmans... »

Du reste, ce décrochage par rapport à la notion de vérité est présent dans la philosophie américaine. Il a été préparé par l'évolution du pragmatisme, courant majeur dont l'un des mots d'ordre est que le vrai est ce qui est payant, c'est-à-dire ce qui marche. « Si Charles Sanders Peirce considérait qu'une assertion devait correspondre à des faits réels, explique Noudelmann, il s'opère au début du XX^e siècle chez William James et John Dewey un glissement progressif avec la notion de "warranted assertibility" ["l'assertibilité fondée"]: le fait que j'emploie un langage commun compréhensible par les autres nous permet de déterminer ensemble ce qui est vrai ou non. Enfin, le pragmatiste Richard Rorty affirme qu'il faut se passer des notions de fait et de vérité: on atteint là un niveau où la seule garantie de la vérité est qu'on s'entende sur les mots. Au bout du compte, si d'autres que moi disent que la Terre est plate, ce n'est pas vrai, mais c'est admissible. »

VERS UNE RECOMPOSITION POLITIQUE

Que va-t-il se passer maintenant ?

Pour le philosophe allemand Hans Ulrich Gumbrecht, qui enseigne à l'université Stanford en Californie, Donald Trump a 78 ans, et nous devrions regarder de plus près la relève du Parti républicain, en la personne de son colistier J.D. Vance: « Il est très différent. Il vient d'une famille très pauvre de l'Ohio et est extrêmement intelligent. Il n'a presque rien de populiste, il a une carrière politique forte et une trajectoire marquée par sa conversion au catholicisme. Pour l'avenir, il faut envisager Vance comme "agent de la discontinuité". Le plan pourrait être résumé ainsi: pas d'impôts, pas d'experts, pas d'élections. »

Ce projet libertarien, assez proche des idées d'un Elon Musk, pourrait être contré par la gauche, mais à condition de se rapprocher de l'électorat populaire, comme le soutient Susan Neiman: « Les démocrates doivent écouter davantage Bernie Sanders et Alexandria Ocasio-Cortez. Les États-Unis sont dans un état que l'on ne peut pas concevoir dans une Europe façonnée par la social-démocratie, qu'il s'agisse d'assurance maladie universelle, de droit aux congés maladie ou parentaux, ou des allocations familiales. Bernie Sanders est le seul à en parler. Tant que l'on ne s'attaquera pas à ces problèmes, les démocrates continueront à perdre du terrain. » ■



Donald Trump entouré de son soutien et nouveau conseiller spécial, l'entrepreneur Elon Musk (à gauche), et de son colistier et nouveau vice-président, J.D. Vance, à Butler (Pennsylvanie), le 5 octobre.

« Avec Trump, les propositions ont disparu: l'essentiel, c'est de se reconnaître dans son ethos, un certain langage, une certaine attitude, qui constituent le ferment du vote »

FRANÇOIS NOUDEMANN, PHILOSOPHE